

L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

189 | 2009

Oralité et écriture

Raphaële Garreta, *Des simples à l'essentiel*

Annie Hubert



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/28803>

DOI : 10.4000/lhomme.28803

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2009

Pagination : 305-307

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Annie Hubert, « Raphaële Garreta, *Des simples à l'essentiel* », *L'Homme* [En ligne], 189 | 2009, mis en ligne le 03 janvier 2017, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/28803> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.28803>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Raphaële Garreta, *Des simples à l'essentiel*

Annie Hubert

RÉFÉRENCE

Raphaële GARRETA, *Des simples à l'essentiel*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2007, 368 p., bibl., ill. (« Les anthropologiques »).

- 1 Cet ouvrage au titre évocateur est une étude exhaustive et passionnante de la relation complexe qui lie les hommes, leur environnement et leurs plantes médicinales. En effet, en dehors de l'engouement actuel pour « les plantes », ce livre, avec une approche anthropologique rigoureuse, nous conduit dans l'univers des cueilleurs, producteurs et utilisateurs de « simples » en France depuis un siècle et demi.
- 2 On débute par une mise au point historique sur ce qui fut un personnage central dans la consommation médicale populaire : l'herboriste. Cet « hercier », vendeur de plantes médicinales sèches, officia longtemps sans statut officiel. Il vendait des plantes et des mélanges de plantes à des apothicaires ou des particuliers, ces plantes médicinales étant des « simples » locales. Une première demande de reconnaissance de ce travail et de cette fonction avait été déposée et obtenue en 1803 par un herboriste parisien, Hervé Gillot. Il faut attendre la moitié du XIX^e siècle pour que s'instaure un diplôme officiel, d'État, pour le statut d'herboriste.
- 3 Mais cet intermédiaire indispensable entre la plante et le consommateur, plus particulièrement citadin, ne pourra officier longtemps sans être inquiété. En effet, sous le régime de Vichy en 1941, et sous la pression des compagnies pharmaceutiques (dont les plus importantes étaient allemandes), ce diplôme fut supprimé. L'auteure a eu la chance de pouvoir rencontrer les tout derniers herboristes diplômés encore en vie, et la première partie de l'ouvrage leur est consacrée. Deux figures principales en ressortent : l'une, Antoinette Mulot, forte personnalité au verbe haut, parfois drôle, véhémence ; l'autre, Gabriel Tanguy, tout en finesse, douceur, voire humilité, présente un vrai profil

de chercheur, d'observateur fin de sa pratique. Grâce à ces deux personnalités on découvre l'herboristerie. L'herboriste achète les plantes, toujours sèches, à des cueilleurs. Il renouvelle son stock tous les ans, il a ses propres recettes et mélanges, il conseille au besoin ceux qui viennent dans son officine.

- 4 Il est clair qu'il ne s'agit pas de médecine populaire : l'herboriste n'est ni un rebouteux ni un guérisseur, il tient à son approche scientifique du domaine végétal. Mais aujourd'hui, il n'en reste probablement aucun de la génération des diplômés. Sur le marché contemporain, que ce soit en pharmacie ou dans des boutiques spécialisées en produits naturels et autres établissements de ce type, seules 300 plantes médicinales sont autorisées à la vente, la plupart du temps sous forme de gélules, et sans personne véritablement autorisée à les conseiller.
- 5 En dépit de ce constat sur la fin des herboristes, on n'assiste tout même pas à la fin de l'herboristerie. En effet, des écoles de botanique, des associations et groupes d'amateurs, quelques professeurs de pharmacie aux idées bien ancrées tentent de maintenir le savoir en place. Des chercheurs comme Pierre Lieuthagui ont recueilli des données sur un savoir populaire et scientifique qui se transmet encore dans certains milieux ruraux ou parmi des connaisseurs éclairés. Le développement des médecines dites douces, fondées pour la plupart sur l'usage des plantes médicinales locales et surtout exotiques tend à créer une société de « phytophiles », selon le joli mot de l'auteure. Dans l'univers de ces derniers, les propriétés et fonctions de la plante dépassent largement leur utilité bio-chimique pour devenir hautement symboliques, en termes de « nature » et de « pureté », sans oublier la protection de l'environnement.
- 6 Qui sont les phytophiles ? Des citoyens dans la majorité, y compris des rurbains ou des citoyens « retournés à la nature ». Amateurs de médecines douces, végétariens, inquiets pour l'environnement de la planète, ils sont bien représentés en France. Nombreux sont ceux qui suivent des cours de botanique, de phytothérapie. Ils vont aussi cueillir des plantes médicinales pour les sécher eux-mêmes, les faire pousser dans leurs jardins ou sur leurs balcons. Ils se réclament tous du respect de la « nature ». La définition de nature ici est floue, et polymorphe, souvent très idéologique, chacun l'exprimant à sa manière mais c'est un point commun majeur chez tous les phytophiles. Leurs discours sont variés, de nombreux verbatims illustrent des points de vue parfois différents, mais se rejoignant tous sur les bienfaits de l'usage médicinal des plantes. S'ils regrettent la disparition des herboristes, ils compensent cette perte en apprenant par eux-mêmes.
- 7 La suite logique de l'ouvrage porte bien entendu sur la collecte et la transformation des plantes. Des chapitres nous font découvrir les manières de cueillir, les lieux de cueillette, le séchage des plantes, leur conditionnement et leur vente : sur des marchés, à des particuliers ou à des professionnels, fussent-ils des laboratoires pharmaceutiques.
- 8 Nous en étions aux plantes sèches, chères aux herboristes, mais les fraîches ? Elles sont plus rarement utilisées, les connaisseurs disent que les plantes sèches ont plus de « pouvoir », elles ont subi des transformations qui augmentent leurs propriétés. Mais elles peuvent subir encore d'autres transformations : des broyages pour la fabrication de gélules et de plus en plus souvent, avec le développement de l'aromathérapie, la distillation. L'auteure nous mène pas à pas à travers toutes ces techniques, jusqu'à la distillation. Il ne reste de la plante qu'une huile translucide, mise en flacon : des simples à l'essentiel, nous sommes arrivés à la quintessence de la plante.
- 9 Par ailleurs, tout au long de l'ouvrage, Raphaële Garreta mène une analyse fine des représentations des divers acteurs. Le chaud et le froid, le sec et l'humide, le haut et le

bas, ces anciennes bases de la médecine hippocratique sont présentes. Une plante des montagnes sera plus « pure », plus efficace, qu'une plante des marais par exemple, dans la représentation que s'en font les phytophiles citadins contemporains. Tout un système symbolique est décortiqué et analysé, chez les « cueilleurs » producteurs et les consommateurs ; chez les praticiens également. Nous arrivons ainsi, pas à pas, à la puissance maximale d'une plante, l'essence, l'âme du végétal, sa substance curative par excellence. Ici la symbolique est forte et dérive quelque peu de l'ancienne alchimie tout en participant du *new age*. L'aromathérapie est l'aboutissement logique d'un savoir antique et de relations entre les hommes et les plantes, que ce soit chimiquement par la distillation de l'essence (essentiel) ou symboliquement par l'acquisition d'une pureté inégalée.

- 10 Cet ouvrage deviendra sans doute un classique de l'ethnobotanique en France. Il est remarquablement bien écrit, souvent avec humour, toujours avec précision, étayé par les paroles des divers acteurs. Une somme qui se lit comme une histoire de notre relation au végétal.

AUTEURS

ANNIE HUBERT

CNRS, Marseille.

anahubert@club-internet.fr